

brûlante du lion, dont les flancs se pressaient contre Pétrier. Cette scène avait quelque chose d'imposant et de terrible ; l'imagination la plus riche ne saurait évoquer une situation plus émouvante. Cette marche dura plusieurs heures ; l'officier, si tremblant d'abord, s'était familiarisé avec la présence de son étrange compagnon ; et lorsque en vue du village arabe où il devait faire halte, le roi des forêts s'éloigna tout-à-coup, son esprit délivré de toute crainte n'éprouvait plus qu'un double sentiment d'étonnement et d'admiration.

II

Un repas abondant, offert avec cette simple et franche cordialité, signe distinctif du caractère arabe, avait réparé les forces épuisées du voyageur, le tabac fumait dans le narghilé oriental, le café répandait sous la tente son délicieux arôme ; enfin l'heure était venue où les usages du désert permettent à l'arabe hospitalier d'interroger son convive, et de demander à un curieux récit la seule marque de reconnaissance qu'il veuille accepter.

L'officier français, formé au bureau arabe, parlait la langue de ses hôtes comme un enfant de l'Atlas ; il satisfait donc au désir qui lui fut exprimé, avec d'autant plus d'empressement qu'il avait hâte lui-même de trouver une explication à son étrange aventure. Aux premiers mots de son récit, un mouvement d'effroi se peignit sur les mâles et impassibles visages de ses auditeurs ; un sourire d'incrédulité succéda à cette première impression ; cependant, en avançant dans son récit, la voix du jeune homme prit une telle expression de vérité, les sentiments qui s'étaient succédés dans son âme furent dépeints avec tant de force et d'éloquence, que le doute devint impossible. Dominés par l'étonnement, les Arabes oublièrent un instant leur gravité habituelle et des exclamations bruyantes, des opinions contradictoires furent échangées avec une vivacité tout européenne. Seul, un vieux chef silencieux n'avait point quitté sa natte de palmier et semblait absorbé dans une profonde réflexion.

“ Où as-tu acheté ce cheval ? ” dit-il à l'étranger, en se levant tout à coup.

L'officier lui indiqua le nom du vendeur.

“ C'est lui, c'est bien lui ! ” s'écria le vicil Arabe, tout joyeux, et il ajouta avec une sentencieuse lenteur : “ Qu'Allah me punisse ! si ce que je vais dire n'est pas l'exacte vérité. ”

Et il raconta comment un jeune cheval qu'il élevait quelques années auparavant, étant tombé dans un état de dépérissement, qui donnait lieu de supposer qu'il n'acquerrait jamais la force et la vigueur d'un noble coursier, avait été abandonné en quelque sorte à la nature, et laissé libre d'errer dans les solitudes environnantes ; comment les enfants de la tribu avaient bien souvent affirmé avoir vu, de loin, un lionceau partager les ébats du jeune cheval. Plus tard, rendu à la santé par cette vie d'indépendante liberté, le jeune cheval fut arraché à ses sauvages habitudes et dressé au service du maître. Mais celui-ci employa en vain pour se l'attacher ces moyens de douceur, ces caresses affectueuses qui font du cheval arabe le compagnon, l'ami de l'homme, en même temps que son serviteur. Un attrait puissant appelait le noble cheval dans ses chères solitudes ; il avait essayé de la liberté, et rien ne pouvait le plier à la vie domestique. Le chef songea alors à s'en débarrasser et, un jour que des affaires l'avaient appelé dans la plaine, il

le vendit à ce même marchand arabe à qui l'officier l'avait acheté quelques mois plus tard.

Tout était donc expliqué : le lion avait reconnu le compagnon de son enfance et toutes ses habitudes de férocité s'étaient soudain transformées.

Le jeune officier se souvint alors de cette touchante légende, européenne, qui présente à notre admiration la reconnaissance d'une lionne sauvant miraculeusement la vie à sa bienfaitrice. Il la raconta à ses hôtes : “ Jusqu'à ce jour, ajouta-t-il, ce récit m'avait semblé une fiction ; maintenant comment en pourrai-je douter ? comment ne reconnaitrai-je pas l'immense pouvoir de la reconnaissance et de l'amitié, ces deux sentiments tellement élevés que, pour mieux nous les faire apprécier et comprendre, la bonté de Dieu se plaît parfois à les développer et à faire éclater leur pouvoir en les inspirant, à des créatures auxquelles ont été refusées l'intelligence et la raison. ”

Le fait se passait en Algérie vers la fin de novembre 1856.

LE BRAVE CRILLON.

Après avoir pacifié la France, Henri IV avait nommé gouverneur de la Provence le jeune duc de Guise, fils du Balafré, en lui donnant Crillon pour conseil et pour mentor. Ils se trouvaient à Marseille, lorsqu'apparut devant le port une flotte espagnole. Dans une première attaque, celle-ci fut repoussée vigoureusement.

Cependant le duc de Guise, en jeune homme aventureux et étourdi, eut la fantaisie de mettre à l'épreuve le courage du vieux capitaine.

Tout-à-coup, au milieu de la nuit, des cris d'alarmes retentissent devant la maison qu'habitait Crillon. — “ Les Espagnols ! les Espagnols ! répètent plusieurs voix avec l'accent de la consternation et de la frayeur. Nous sommes perdus ! sauve qui peut ! ”

Reveillé par ces cris, Crillon saute brusquement de son lit, en mettant la main sur son épée ; en même temps il voit entrer précipitamment dans sa chambre le duc de Guise, accompagné de jeunes seigneurs aussi peu sages que lui.

“ Qu'y a-t-il, Monseigneur, demande avec calme le vieux héros ; pourquoi tout ce vacarme et qui vous amène céans à pareille heure ? ”

— “ Capitaine, le plus grand des malheurs !... nos gardes se sont laissés surprendre... Et les Espagnols, après les avoir égorgés ou faits prisonniers, se sont emparés du port et des postes principaux... Ils sont maîtres de la ville ; et pour ne pas tomber entre leurs mains, il n'y a de ressource que dans la fuite. Vite, vite, des chevaux nous attendent dans la cour. ”

— “ Fuir, Monseigneur, fuir, répond avec feu Crillon, fuir sans même avoir combattu ! Jamais, Monsieur le duc ! mieux vaut périr les armes à la main, que de survivre à une pareille honte !... Allons ! ” Et tirant son épée dont il jette le fourreau, il s'élançait au dehors malgré l'opposition et les supplications du jeune duc, qui feint encore de vouloir le retenir, mais que dans son ardeur, il entraîne comme malgré lui.

Cependant impuissant à se contenir plus longtemps, Guise part d'un bruyant éclat de rire, auquel tous les jeunes seigneurs, dans leur folle gaieté font écho.

Crillon, devine la mystification, froncé le sourcil, fixe